

Ciné-Bulles

Sandrine Bonnaire, réalisatrice d'*Elle s'appelle Sabine*

Florence François

Volume 26, numéro 1, hiver 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/33484ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

François, F. (2008). Sandrine Bonnaire, réalisatrice d'*Elle s'appelle Sabine*. *Ciné-Bulles*, 26(1), 20–23.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Sandrine Bonnaire
réalisatrice d'**Elle s'appelle Sabine**

« Ce film est la preuve que tout un système ne fonctionne pas en France. » Sandrine Bonnaire

FLORENCE FRANÇOIS

La carrière de Sandrine Bonnaire a débuté par une figuration dans **La Boom 2** en 1982. À peine deux ans plus tard, elle est sacrée Meilleur espoir féminin à la cérémonie des Césars pour son personnage de Suzanne dans **À nos amours** de Maurice Pialat, qui décroche également le Prix du meilleur film. Deux ans plus tard, la comédienne reçoit un nouveau César, celui de la Meilleure actrice, pour le rôle de Mona dans le film d'Agnès Varda, **Sans toit ni loi**. Des débuts stupéfiants! Aujourd'hui âgée de 40 ans, celle qui a joué dans une quarantaine de films et qui est considérée à juste titre comme l'une des actrices qui a marqué le cinéma français des dernières décennies est passée derrière la caméra pour mettre dans la lumière sa sœur, Sabine, autiste. En faisant un film sur son histoire, sa réalité, la comédienne-réalisatrice veut dénoncer le nombre insuffisant de lieux de vie pour les handicapés mentaux. Elle savait que sa notoriété donnerait une plus grande portée à ce film que s'il avait été réalisé par une personne moins connue. Le long métrage a d'ailleurs été présenté à la Quinzaine des réalisateurs lors du dernier Festival de Cannes. **Elle s'appelle Sabine**, touchant, pudique, personnel, sobre, a reçu un accueil critique plus que favorable. D'abord tourné pour la télévision, le film, sorti au Québec cet automne, ne sera sur les écrans français qu'en janvier 2008.

Le sujet de l'autisme sera à nouveau au cœur du prochain film auquel la comédienne participera, **J'te souhaite au revoir**, que tournera le printemps prochain Guillaume Laurent, le conjoint de l'actrice. Ce sera également un premier film comme réalisateur pour le scénariste du **Fabuleux Destin d'Amélie Poulain**. Le couple a travaillé ensemble sur le scénario de ce film où la comédienne interprètera une jeune femme autiste.

La réalisatrice « débutante » était de passage à Montréal dans le cadre du Festival du nouveau cinéma en octobre dernier pour présenter son premier documentaire. Une rencontre simple, généreuse et sincère.

Ciné-Bulles : C'est la première fois que vous passez de l'autre côté de la caméra. Le changement de chapeau ne fut pas trop difficile?

Sandrine Bonnaire : Je ne sais pas. En fait, je n'y ai même pas réfléchi. C'était beaucoup plus personnel comme film. Je devais le faire. Je ne me suis pas arrêtée à mon rôle dans ce film. Pendant le tournage, j'étais centrée sur ma sœur, sur ce qui se passait autour de moi. J'avais le souci de rendre la réalité de Sabine, j'étais complètement absorbée par ce que je faisais. Je n'ai pas eu l'impression d'un changement. Je tournais.

Et comment a été le tournage justement?

Plutôt bien. Je suis venue tourner au centre quoti-

diennement, pendant trois semaines, cinq jours par semaine. Ma grande préoccupation était de faire voir Sabine dans tout ce qu'elle était, telle qu'elle était. Je ne voulais pas garder que ce qu'il y avait de joli. On veut toujours présenter l'autisme comme quelque chose de joli. Pour la majorité des gens, l'autisme c'est **Rain Man**, et tout le monde voudrait avoir un Dustin Hoffman à la maison. Mais l'autisme, ce n'est pas toujours beau, ce n'est pas toujours facile et il n'est pas toujours possible de garder quelqu'un atteint d'autisme à la maison. Sabine a des moments de violence où elle frappe, d'autres de tendresse, elle bave aussi. Je voulais qu'on voie tout ça. De quoi aussi est constitué son quotidien : les autres résidents, les éducateurs, les activités de leurs journées. C'était très important pour moi.

Le film a reçu un très bel accueil à Cannes. Vous attendiez-vous à un tel succès?

Non, je ne m'y attendais pas. Ce que j'ai aimé par-dessus tout, c'est la réception des gens, leur implication, leur écoute. Les gens étaient interpellés par le film, ils se sentaient concernés et touchés par la réalité de ces enfants marginaux, qui deviennent des adultes qu'on ne sait plus où mettre, et de ces familles, qui ont du mal à leur trouver des lieux de vie. C'est vraiment ce qui m'a frappée quand j'ai présenté le film.

Vous avez présenté le film à Nicolas Sarkozy et à plusieurs autres décideurs pour les sensibiliser à la situation. Est-ce que le désir de faire améliorer les choses a été une source de motivation à réaliser ce film?

Tout à fait. Ce film est la preuve que tout un système ne fonctionne pas en France. La situation est vraiment désastreuse et il fallait que ce film se fasse. Cette situation doit être dénoncée et, en parlant de l'histoire de Sabine, c'est une façon de faire comprendre aux gens ce qui se passe et les conséquences du problème. Son histoire n'est malheureusement pas unique et je crois que les choses peuvent changer. En plaçant, en parallèle, les images de Sabine avant son hospitalisation et les images après, il n'y a pas grand-chose à ajouter.

Effectivement, vous laissez beaucoup parler les images. Vous vouliez demeurer discrète?

Oui, je préférais être en retrait et observer. J'étais là, avec la caméra, toujours prête, et dès qu'il se passait quelque chose d'intéressant, je filmais. Même dans la narration, j'ai vraiment tenté de ne dire que l'essentiel. Je préfère laisser parler les images.

On voit beaucoup de petits bouts de films avec votre sœur avant son hospitalisation. Il y avait une tradition de filmer dans la famille?

En fait, quand je me suis achetée cette caméra, il y a environ 25 ans, je filmais toute la famille, tout le temps. Je m'amusais. On partait en voyage, je l'apportais. Je filmais tout. Et c'est comme ça que j'ai capté ces scènes qu'on voit dans le film. Si ces images n'avaient pas existé, je n'aurais pas pu faire ce film. Absolument pas.

La juxtaposition des images d'avant et d'après cette hospitalisation est très évocatrice. Par exemple, ce voyage à New York où Sabine apparaît si pétillante, si curieuse, si vive.



Sandrine Bonnaire - PHOTO : ÉRIC PERRON

C'était son rêve et elle était fascinée par les décalages horaires, par le fait d'être ailleurs, à l'étranger.

Il y a aussi cette autre scène, celle où vous dansez ensemble. Il est frappant de constater l'intensité du regard de votre sœur. Sabine crève l'écran.

Oui, c'est vrai. Elle avait vraiment tout pour devenir une actrice, elle a une telle présence.

À part votre sœur, vous n'interviewez qu'une seule autre personne. Pourquoi?

En fait, pendant le tournage, j'ai interviewé les éducateurs, les autres résidents, même Sabrina qui ne

ENTRETIEN

Sandrine Bonnaire
réalisatrice d'*Elle s'appelle Sabine*

parle absolument pas, mais qui est très expressive. Puis, en réécoutant le matériel filmé, j'ai réalisé que c'était vraiment trop lourd. Toutes ces interviews étaient répétitives et ça devenait trop explicatif. Je tombais davantage du côté du reportage que du documentaire. C'était de la télé formatée alors que je voulais quelque chose de plus cinématographique. Lorsqu'on interviewe des gens, on tombe forcément dans l'explicatif. Dans la mesure où l'on voit les éducateurs interagir avec Sabine et les autres, il devenait inutile d'expliquer les choses. Ils sont en pleine action et je crois que c'est beaucoup plus probant que d'analyser leur travail. Parmi les parents, j'ai pris la maman d'Olivier. Ce qu'elle raconte résume l'expérience de beaucoup de parents. Puis il y avait Sabine que je voulais interviewer en plus de la filmer lors des activités. Je tenais à capter ce qu'elle avait à dire.

Elle ne se livre pas si facilement à la caméra.

C'est vrai. Il faut la solliciter pour qu'elle parle.

Olivier a aussi une certaine place dans le film.

Olivier se trouve confronté à des gens qui sont handicapés mentaux, alors qu'il a toute sa tête, même s'il est très lent, qu'il tombe souvent. Tout est au ralenti pour lui. C'est à cause des médicaments, mais beaucoup aussi à cause de sa maladie, purement physique, puis je trouvais qu'il avait un vrai charisme. Il est extrêmement beau, touchant.

Il parle beaucoup avec ses mains.

Absolument. J'ai filmé ses mains et celles des autres. Mais j'ai pris la décision de ne pas mettre d'autres mains — pour des plans de coupe, par exemple — que les siennes. Ses mains racontent quelque chose. Il s'exprimait vraiment beaucoup par ses mains, bien qu'il ne soit pas très bavard.

Il y a deux moments dans votre film, avant l'hospitalisation et après, mais entre les deux, il y a un trou noir et vous n'en parlez pas. Était-ce pour ne pas accuser ?

Je n'en ai pas eu envie. D'abord, je n'avais pas d'images de l'hôpital, et même si j'en avais eues, je ne les aurais pas mises. Parce que pour moi, c'était basculer dans l'impudeur; et puis, interviewer les gens à l'hôpital, ce serait tomber dans un truc explicatif et ces gens se seraient défendus.

Et vous n'êtes pas du tout accusatrice dans ce film.



Sabine Bonnaire avant son internement (photo du haut), en promenade pendant le tournage du film (photo du milieu, à droite) et sa sœur Sandrine à la caméra (photo du bas)

Non, plutôt dans le constat. J'ai cherché justement à savoir comment raconter ces cinq ans d'internement. Et en fait, c'est très clair : voilà, c'est le trou noir pour tout le monde. D'abord pour Sabine, et pour nous tous, c'est la descente aux enfers. Cinq ans d'enfermement, c'est la sentence. En fait, cette idée m'est venue après plusieurs détours parce qu'au départ, il n'y avait que le carton noir. Il n'y avait pas l'indication : cinq ans d'internement. Comme le film a été fait d'abord pour la télévision, on m'a dit que je n'avais pas le droit de mettre un carton noir. Les gens allaient penser que leur télé était en panne! Alors je me suis demandé ce que je pourrais faire. Je suis partie dans plusieurs directions : mettre un gyrophare, une ambulance, pour représenter l'hôpital et remplacer le carton noir. Après, je pensais à un carton noir avec une ouverture au blanc, le noir, le blanc, l'hôpital. Et tout ça devenait trop un truc d'art moderne, mais pas du tout dans le ton du film. On ne trouvait pas. Ensuite, on a eu l'idée de filmer une ampoule qui clignote... Et c'est après cela que j'ai eu le *flash* : c'est une sentence. Cinq ans d'internement, c'est comme quand quelqu'un se prend cinq ans de prison. Parce que pour moi, l'histoire de Sabine pendant ces années-là, ça a été complètement carcéral. Elle a été enfermée. En plus, un carton noir symbolise beaucoup de choses. Chacun peut s'approprier cette partie du film.

Vous aviez choisi de ne pas accuser dès le départ, ou cela s'est précisé en cours de route, pendant que vous tourniez ?

Ce n'était pas accusateur. Mais c'est pour ça que j'ai bien fait de le faire, à ce moment-là. D'attendre. Parce que, ce film-là, ça fait très longtemps que j'ai envie de le réaliser. Depuis son internement, en 1997. Puis, je me suis rétractée. Je me disais : « Ce n'est pas bien, une actrice qui fait un film sur sa sœur... » Et puis après, j'ai changé d'avis. En 2001, j'ai été marraine des Journées de l'autisme. J'ai alors été confrontée à tellement de parents qui vivaient les mêmes difficultés que nous que je me suis dit qu'il fallait que je le fasse, ce film. Et du coup, j'avais une vraie colère, mais avec le temps, j'ai réalisé que ça ne servait à rien. Le meilleur moyen, c'est le constat. Il n'y a pas un coupable dans cette histoire. Tout le monde est coupable en fait. C'est une modération de tout un système. Le film n'est pas contre les hôpitaux parce qu'ils font ce qu'ils peuvent avec les moyens qu'ils ont. Il s'y trouve des gens formidables. Mais dans ce système des hôpitaux, il y a deux infirmiers

pour 30 malades. Je fais des constats et je pense que le message passe beaucoup mieux comme ça. Je n'accuse personne.

On sent beaucoup de culpabilité dans ce film, celui de la cinéaste, de la mère d'Olivier, de tout un système.

C'est ça pour moi, c'est plutôt lié au système qu'aux familles. En ce qui concerne ma famille, on a tous fait avec les moyens du bord, on a vraiment essayé de trouver un endroit pour Sabine, on a cherché partout et l'on n'a rien trouvé.

Impuissance serait le terme approprié plutôt que culpabilité.

Oui, voilà. C'est ça. On est impuissant face à ce qui se passe. On connaît le drame, on sait qu'il faudrait faire quelque chose, on sait ce qui est bien pour elle, mais il n'y a pas les moyens. Ma colère, elle est là, elle est plutôt centrée sur le manque de ressources, sur l'argent qui n'est pas mis là où il faudrait qu'il soit mis. La santé mentale, quand même, ce n'est pas rien dans un pays comme le nôtre où l'argent ne manque pas.

Et quand on voit le regard de Sabine avant et après son internement...

Pour moi, Sabine est une héroïne. C'est une héroïne malgré elle, elle a tellement subi de choses terribles et elle est toujours là. On a envie de faire un film sur une héroïne.

Est-ce que vous allez faire d'autres films sur elle?

Non, pas sur elle.

Pensez-vous faire d'autres documentaires?

J'aimerais bien. En même temps, il faut qu'il y ait un sujet qui me parle tout autant. Je n'ai pas envie de faire un film pour faire un film. Il doit y avoir une rencontre entre le sujet et moi. Puis, surtout dans le documentaire, je crois qu'on ne doit pas se tromper. Ce n'est pas grave de se tromper en fiction, mais en documentaire, on est responsable de ce qu'on raconte, des images qu'on montre. Il faut faire attention. On utilise les autres d'une certaine manière.

Et la fiction vous intéresse?

A priori, ce serait plus le documentaire, mais la vie est faite de surprises. On verra bien!

« Je n'ai pas envie de faire un film pour faire un film. Il doit y avoir une rencontre entre le sujet et moi. Puis, surtout dans le documentaire, je crois qu'on ne doit pas se tromper. Ce n'est pas grave de se tromper en fiction, mais en documentaire, on est responsable de ce qu'on raconte, des images qu'on montre. Il faut faire attention. On utilise les autres d'une certaine manière. »

Être actrice, c'est jouer à être quelqu'un d'autre, tandis que filmer sa sœur, c'est entrer dans votre intimité.

Il y a forcément un dédoublement, mais je pense que j'étais davantage préoccupée par des considérations techniques. Étant donné que j'étais à la caméra, je pouvais filmer quelque chose et, en même temps, avoir un œil ailleurs afin de ne rien rater. Je devais être prête s'il y avait quelque chose qui se passait, par exemple Olivier en train de tomber. À ce moment-là, Sabine me parlait et d'un coup, j'ai senti qu'il se passait quelque chose ailleurs. Donc, je me suis tout de suite tournée vers Olivier parce que je pensais que c'était lui qui était le plus important à filmer. Il y a une force de dédoublement de soi entre être dans ce contexte et avoir aussi tout un recul par rapport à ce qui pourrait se passer autour.

Et pendant ce temps-là, votre sœur vous interpellait souvent.

Oui. Mais je savais que, par moments, ce n'était pas grave. Ma sœur doit toujours être sollicitée et privilégiée. Elle doit comprendre qu'il y a des moments où elle n'est pas la vedette.

A-t-elle aimé le film?

Oui. On a fait une projection pour tous les gens concernés dans le centre. En voyant le film, elle s'est remémorée plein de souvenirs; par contre, lors des scènes de violence, elle riait. Très étrange. Ensuite, lorsque je suis partie à Cannes, je l'ai appelée pour lui raconter le Festival, et elle m'a demandé un DVD. Donc, on lui a envoyé et elle le regarde tous les jours. Elle me dit : « Je regarde notre film. » C'est tellement juste.

Vous vous demandez dans le film si un jour vous pourrez voyager de nouveau avec votre sœur. Faire un film ensemble, n'est-ce pas encore mieux?

Oui, c'est bien une forme de voyage. C'est vrai.

Vous avez aussi votre carrière d'actrice.

Oui, j'aime beaucoup mon métier d'actrice. Je viens de finir deux projets, un premier film de Marion Laine, une adaptation de Flaubert, **Un cœur simple**. La sortie de ce film est prévue pour mai. Puis j'enchaîne avec **L'Empreinte de l'ange**, avec Catherine Frot, de Safy Nebbou, avec qui j'avais déjà fait **Le Cou de la girafe**. ■